Pour une étude sur la vie des femmes dans les années 1950

Memoria, 2/1981

Simonetta PICCONE STELLA

Traducteur : Jean-Claude Zancarini

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clio/182>

DOI : 10.4000/clio.182

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2002

Pagination : 245-269

ISBN : 2-85816-641-2

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Simonetta PICCONE STELLA, « Pour une étude sur la vie des femmes dans les années 1950 », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 16 | 2002, mis en ligne le 11 mars 2003, consulté le 22 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/clio/182> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.182>

Pour une étude sur la vie des femmes dans les années 1950

Simonetta PICCONE STELLA

Memoria, 2/1981

Je propose ici une enquête sur les années 1950, décennie significative dans l'histoire des transformations sociales et culturelles concernant la vie des femmes et le développement de leur identité. Cet intérêt pour cet aspect spécifique – la vie et l'identité des femmes – s'inscrit pour moi dans un intérêt plus vaste pour certains caractères et changements sociaux de cette période dense et peu étudiée. En tant que telle, cette proposition de recherche n'est qu'un titre, la suggestion d'un travail à mener et je voudrais ici en indiquer brièvement l'intérêt potentiel. La décennie 1950-1960 n'a été objet d'attention que sous certains aspects et on ne lui a pas accordé toute l'importance qu'elle mérite. On a jugé que l'essentiel concernait la reconstruction des décisions clés à propos du développement économique et des tournants qui ont contribué à fixer certains aspects du cadre politique et institutionnel. En revanche, on a accordé beaucoup moins d'attention aux transformations dans les institutions informelles du contrôle social – la famille, l'autorité, la religion, la transmission culturelle entre générations. On s'est encore moins occupé des rapports entre les modes de développement industriel et les comportements des individus (l'évolution de la consommation, par exemple) et des dimensions moins marquées, formellement, de la vie sociale, plus entremêlées et fluides – les altérations du tissu reliant les diverses composantes de la population, la formation de nouveaux projets individuels, l'entremêlement des rôles privés et des rôles liés au travail, le développement des

buts culturels. En d'autres termes, les mutations dans la sphère du social et dans celle du développement de la personnalité.

Toutefois, cet intérêt ne naît pas seulement de la curiosité pour une décennie peu explorée. L'absence d'un travail de défrichage peut sans doute aider à comprendre pourquoi, lorsque la réflexion critique sur « le social » s'est finalement développée, on a estimé évident de négliger cette période pour se concentrer sur les décennies 1960 et 1970. Mais le vrai problème touche l'analyse de la transformation. D'une certaine façon, on a eu recours à la ligne de partage de 1960, et on a considéré qu'il était inutile d'aller voir avant cette date. Les grandes transformations devenues visibles vingt ans après les années 1950, surtout les phénomènes de mobilisation – le mouvement étudiant, le féminisme, les mouvements de gauche, les révoltes de la jeunesse en 1977 – ont été considérées comme les enfants du boom économique ou d'une vaste crise des institutions issue des nouvelles conditions induites par le boom ; il fallait donc les examiner à l'intérieur de l'arc chronologique qui les avait, à la fois, engendrés et mis en évidence. Je proposerais pour ma part l'hypothèse selon laquelle certaines de leurs dimensions typiques – le développement d'une tension antiautoritaire, le changement dans les rapports entre les sexes, la consommation, la rupture de la transmission culturelle par des hiérarchies institutionnelles accréditées – ne peuvent être expliquées si nous n'en situons pas l'origine au lieu exact, dans cette décennie plus lointaine, et si nous n'en repérons pas les manifestations initiales, jusqu'à présent inobservées. En d'autres termes, les années 1950 représentent, de façon beaucoup plus pertinente et déterminante que nous n'avons été habitué/e/s à le croire, la première traduction concrète d'un mode de vie que le pays, dans ses différents centres vitaux, avait choisi, graduellement mais avec détermination, à partir de la fin de la guerre.

En substance, derrière les comportements de la nouvelle génération et du mouvement des femmes des années 1970, on trouve des styles d'éducation, des mécanismes de formation de la personnalité et de transmission de modèles, nouveaux mais agissant depuis longtemps, qui ont offert, à un certain moment, au regard de tous, le spectacle des transformations advenues. Pour le dire plus précisément, et en me contentant de quelques

phénomènes, les rapports de force entre les générations avaient déjà changé, l'autonomie de fait de la socialisation entre individus du même âge s'était déjà affirmée à côté de la socialisation familiale, les modèles traditionnels de l'émancipation féminine s'étaient déjà épuisés. S'il en va bien ainsi, l'intérêt pour l'analyse des années 1950 a défini son objet, du moins en ce qui concerne les acteurs sociaux. Il s'agit de la génération d'hommes et de femmes qui a vécu, au centre de cette transformation, en sourdine, plus adulte que la génération de 1968 et de 1970 (en termes généalogiques et familiaux, il s'agit de sœurs ou de frères aînés, ou de jeunes parents). Il s'agit d'une génération peu connue, peu célébrée, très difficile à étudier.

En ce qui concerne les femmes, cette mise au point sur les années 1950 s'enrichit de toute l'urgence et de la charge intellectuelle d'exploration que certaines opérations d'effacement historique tendent à provoquer lorsqu'elles sont découvertes et reniées. Le néoféminisme a mené une opération d'expulsion de la femme émancipée, en tant que figure incarnant une modalité typique de construction de l'identité féminine à l'intérieur des règles et des objectifs du progressisme masculin, et elle l'a situé, en gros, dans le moment d'histoire de l'émancipation qui l'a précédé, sans prendre garde aux différentes incarnations que le processus émancipateur avait fait naître. Le mécanisme caractéristique qui va de pair avec la fabrication des stéréotypes et le rejet idéologique a caché, dans ses replis, des strates d'expériences, des formes différentes d'émancipation, des passages propres à des biographies singulières, des phases opposées dans les histoires collectives des femmes émancipées, en tant que génération/s. Ce ne sont pas seulement les détails qui ont été effacés : les perspectives et les contextes ont perdu leur signification et leur épaisseur. Le résultat, c'est un vide de documentation sur les conditions réelles de vie, sur les choses faites et pensées par les femmes (les grands-mères, mères, sœurs des féministes d'aujourd'hui) il y a quelques années seulement ; et un vide de connaissance subjective, à propos des traces des identités précédentes qui marquent, aujourd'hui, nos propres modes d'être et d'agir et à propos des questions irrésolues du processus d'émancipation.

Le féminisme a, au fond, remis en question les critères d'interprétation du changement en ce qui concerne l'identité féminine, ainsi que les for-

mules qui permettraient de mesurer l'ampleur de l'émancipation selon un paramètre fixe. Il a supprimé la certitude que l'on puisse établir ce qui est premier et ce qui est secondaire dans le développement de la personne féminine et il a liquidé le préjugé selon lequel cette voie pourrait être unique, linéaire. De la sorte, on a un peu perdu, chemin faisant, le sens de ce qui doit être repris et de ce qui doit être écarté de l'expérience des générations précédentes. Au début de la décennie que nous considérons, au contraire, les critères de lecture existaient, ils étaient clairs, presque schématiques. J'ai l'impression que les femmes qui se formaient durant ces années-là ont exprimé une certaine résistance envers ce schématisme, et qu'elles ont, avec le typique comportement oscillant, parcouru par des veines d'anxiété, refusé le passage direct des paramètres et des modèles issus de la génération précédente. En ce sens, les étudier peut être utile pour retrouver les causes et les formes embryonnaires d'un détachement qui, par la suite, allait devenir net et radical. [...]

Grandir dans les années 1950

[...]

Modèles de femmes

Les adolescentes des années 1950 vivaient parmi une série de figures féminines que nous pouvons ramener à trois ou quatre figures fondamentales, compte tenu du fait que les catégories génériques par lesquelles nous les désignons devraient être remplies à l'aide des contenus anthropologiques et culturels qui en font, précisément des figures historiques de cette période : la femme traditionnelle (qui pouvait être la mère), la femme émancipée (qui pouvait également être la mère), la jeune fille du même âge (qui se multipliait dans une série illimitée de façons d'être), la femme différente (qui, quel que soit son âge, faisait preuve de caractéristiques ou révélait des tendances qui ne coïncidaient pas avec les autres stéréotypes, caractéristiques ou tendances qui pouvaient être, sous certains aspects, stimulants, séduisants ou qui pouvaient n'être qu'un pur signe de l'existence d'autres possibilités). Je considérerai ici uniquement la figure

de l'émancipée, et exclusivement sous l'angle de vue dans lequel elle apparaissait, ou était présentée, à une jeune fille en train de grandir, c'est-à-dire comme un modèle auquel se confronter. Il s'agit donc de la description d'un stéréotype et non d'un portrait réel.

Dans la représentation à finalité pédagogique de la femme émancipée (on disait d'ailleurs plutôt « moderne »), il était caractéristique d'en faire une figure hors échelle. Ses incarnations principales, la femme politique, souvent une protagoniste de la résistance, et la femme exceptionnellement douée, exerçant une profession libérale, étaient considérées comme les points d'arrivée les plus hauts atteints par une femme et on avait soin de les présenter ensemble. À côté de ces figures écrasantes, il y avait la simple femme qui travaille. Il est intéressant de voir comment l'un ou l'autres de ces modèles étaient mis en avant ou comment, au contraire, ils étaient rapprochés en fonction des circonstances et des argumentations. Les femmes exceptionnelles de la Résistance – qui avaient tout fait, travail, politique, enfants, couple avec un leader politique, clandestinité, guerre, faim, aventure dans le maquis – et qui étaient devenues par la suite parlementaires ou responsables connues des nouvelles associations féminines, le CIF, l'UDI, étaient mises en avant de plus en plus souvent, durant la décennie, lors des moments de lassitude politique ou de reflux grave, comme lors des élections où l'on craignait que le pourcentage des votes féminins ne diminue trop nettement (par ex. au moment de la « loi tricherie » de 1953). Quant aux valeureuses professionnelles, elles constituaient un point lumineux d'obstination et de solidité dans toutes les circonstances où se manifestait un déclin des motivations et une confusion dans les désirs, tandis que continuait à croître le succès formidable des romans photos de *Grand Hôtel* et des professions dites « neuves » (actrices, présentatrices, mannequins) âcrement critiquées.

Dans les représentations de ces personnalités hors échelle, on repère une incohérence typique. Tandis que le scénario de leur vie était clairement soit impossible à reproduire soit unique, ce caractère exceptionnel était présenté comme une évidence, comme le simple résultat d'un effort de volonté, et tout aussi évidente devenait la possibilité de le reproduire (voir, par exemple, les héroïnes de la Résistance) en temps de paix, après

1948, dans un régime politique marqué par le centrisme. « Les femmes de la Résistance, arrêtées et torturées [...] ne se sont pas demandé une minute si leur attitude serait ou non approuvée par les hommes qu'elles aimaient ». « Des femmes qui aimaient la vie [...] se sont rendu compte, à un certain moment, qu'il ne suffisait plus de s'occuper de leurs enfants et de leur maison, mais qu'il fallait se sentir citoyennes et combattantes »¹. Il y avait comme un encouragement explicite à traduire l'héroïsme en quotidienneté, à ressentir la transformation de la passion en sens du devoir, à concevoir un enthousiasme digne d'un moment exceptionnel pour la lutte prosaïque et menue au travail, à la maison, dans la confrontation quotidienne avec les préjugés.

La raison fondamentale qui était à la base de cette incohérence venait de ce que la figure de la femme émancipée devait également recouvrir celle de la femme traditionnelle, combiner les deux visages. Le véritable idéal féminin de la période est contenu dans une expression qui revient dans les textes des associations catholiques et de gauche : l'équilibre harmonieux. « Le travail productif et l'activité familiale sont deux aspects tout aussi fondamentaux de la personnalité féminine. Le problème n'est donc pas de les opposer mais de trouver entre eux un équilibre harmonieux » (Rodano, 1960). La femme devait être capable de réussir dans sa vie professionnelle tout en continuant à être une vraie femme, avec une vie familiale, un mari, des enfants ; dans le langage des étudiantes, c'était « la plus forte », celle qui « étudiait plus que les autres » et réussissait en plus « à être une bonne épouse ». D'ailleurs les portraits des femmes émancipées de ces années-là et les rares autoportraits disponibles ne révèlent aucune fissure le long de la ligne où s'encastrent les deux rôles, aucune trace de pathologie. La conciliation, entre rôles extérieurs et rôles féminins, maternels et conjugaux, apparaissait donc comme déjà réalisée dans toutes les biographies – du moins celles qui étaient précisément choisies pour servir d'exemple ; on passait rapidement sur les expériences de femmes seules, ou séparées ou que leurs hommes ou compagnons avaient vilainement laissé tomber, alors même que cela représentait bonne part de la réalité de

1 Garofalo 1956.

cette élite extraordinaire. Cette conciliation des rôles pouvait être représentée comme problématique et fatigante (fatigue des horaires, du surmenage), jamais comme schizophrénique. « Malgré le travail et une vie faite d'obligations, elles estiment souvent qu'elles sont moins sujettes à la tension nerveuse que les femmes qui ne travaillent pas ; parfois elles affirment même que c'est précisément à cause de leur vie intense qu'elles sont moins nerveuses »². L'auto-représentation de la femme émancipée insistait sur certains aspects – « personne ne m'a fait obstacle », « ça n'a pas du tout été difficile » – qui montraient, à posteriori, que dans le monde masculin l'acceptation l'avait emporté et qui réduisaient à presque rien le coût du double travail : « Quant à la difficulté pratique de concilier le travail avec les obligations familiales, en général on la considère comme une question qui peut être assez bien réglée avec une bonne organisation ». Les « dix femmes anticonformistes » de J. Travers transmettent une image d'« équilibre global », de « cohérence et rationalité », de grande estime de soi, de contrôle de la vie de travail et de la vie familiale, de solidarité enthousiaste avec le partenaire. Mêmes les indispositions féminines ne pouvaient constituer un problème ; il y avait comme un point d'orgueil à démontrer que, si elles étaient vraiment émancipées, les femmes abandonnaient aussi les lamentations périodiques de leurs semblables plus traditionnelles (« les interviewées ne font pas mention de certaines indispositions typiquement féminines comme d'un obstacle pour le travail. De récentes statistiques ont en effet démontré que... »³).

C'est le cas de remarquer que ce ton soutenu et audacieux n'était employé qu'à propos des expériences de femmes de la bourgeoisie. Les enquêtes sur la vie quotidienne des masses féminines menées durant ces années-là par des organisations de tout type, quelle que soit leur orientation politique, soulignaient au contraire avec force la brutalité du double travail. En effet, bien des campagnes et des batailles des années 1950 (pour le refus du licenciement des femmes mariées, pour les ménagères, pour les crèches) s'inspiraient elles aussi de l'idéal de l'équilibre harmo-

2 Travers 1968.

3 Travers 1968.

nieux, dans le sens où elles visaient à obtenir des conquêtes qui permettraient à toutes les femmes de poursuivre ce double objectif, sans pour autant se tuer au travail. C'est ici que l'on peut trouver l'anneau de conjonction avec la simple « femme qui travaille ». Curieusement, dans l'emploi continuels d'exemples de femmes importantes et fameuses comme idéaux facilement imitables, et dans l'usage d'épisodes fascinants de leurs vies, d'où émanait un parfum d'héroïsme et de participation à l'Histoire, le caractère exceptionnel ne faisait pas partie en tant que tel des qualités à imiter. Le caractère exceptionnel ne devait pas être la fin mais le moyen. Il fallait aux femmes des moyens et des instruments exceptionnels, mais la fin devait être prévisible et limitée. Le paradigme de l'émancipation, transmis par le bloc progressiste tout entier et par l'opinion masculine éclairée contenait une interdiction explicite de l'exagération. « 'Charger nos épaules du poids du monde', 's'affirmer comme transcendance', comme le dit Simone de Beauvoir, ne signifie pas exprimer sur la situation mondiale des jugements culturellement accomplis, ni exister sur un plan international ni pouvoir choisir parmi des propositions infinies et séduisantes d'engagement ; c'est au contraire se rendre disponible aux besoins valables et réels du monde qui nous entoure, même s'ils sont limités, avec charité, générosité, attention... » (Des trésors linguistiques et conceptuels étaient répandus pour dessiner une voie ouverte, mais pas trop, avec un goût particulier pour la fresque de la modération : « C'est en termes concrets et définis, parfois même restreints, triviaux, banals, que s'exprime notre fonction historique... »⁴).

Cette grande épouvante envers ce que les désirs des femmes auraient pu être venait en large mesure de la conscience de leur accroissement démesuré, et de la différence entre ce qui naissait et ce qu'on présentait aux femmes comme étant leurs désirs. Pendant toute la décennie, se maintient une dissension têtue vis-à-vis de la publicité pour la consommation, vis-à-vis des dévoilements d'un bien-être qui en est à ses débuts. Cela fait comprendre que la complicité entre les deux phénomènes – la séduction du sexe féminin mise en œuvre par le néocapitalisme et le nouvel élan

4 Gaiotti De Biase 1957.

donnée au couple moderne – c'est-à-dire l'intégration de la femme dans un niveau de vie supérieur n'avait pas été encore perçu. Le besoin d'exorciser la fascination de la « modernité » la solution scandinave – critiquée et jugée anormale « parce qu'elle impliquait une séparation entre le sexe et l'amour » – restait plus fort. Aussi souhaitait-on prudemment que la vie de « tous, hommes et femmes », puisse devenir moins pénible et plus belle, aussi rapprochait-on continuellement fatigue et convenance, fatigue et dignité et classait-on avec circonspection les aspirations de la simple femme qui travaille : une maison convenable, des vêtements « en ordre, de bon goût », le choix averti des « nouveaux instruments domestiques » ?

La crainte envers une radicalité de type politique était également implicite. On faisait appel, de temps à autres, pour le liquider au plus vite, au « féminisme creux » du début du siècle, agité et dépassé. Les meilleurs compliments que l'on pouvait adresser à une femme émancipée étaient : « elles n'ont rien qui ressemble à une pose théâtrale de révolutionnaire », « il n'y a aucun indice d'hostilité ou d'amertume envers le sexe opposé : ce ne sont pas des 'jeunes filles en colère' »⁵. L'émancipation ne conduisait pas à l'antagonisme, au contraire : les femmes émancipées ont plus de choses à donner à leurs hommes, elles éduquent mieux leurs enfants, ce sont des collaboratrices intelligentes et solides.

À quelles pressions et à quels liens de la réalité correspondait ce paradigme modéré ? Sans doute peut-on y reconnaître la nécessité d'une médiation avec le confessionnalisme et le caractère suspicieux des années de la guerre froide, agressifs et moralisateurs, avec une fermeture presque hermétique des mœurs masculines. En 1950, 1955, 1958, 1960, le caractère exceptionnel, en Italie, des femmes émancipées était encore très grand (dans le sens de la rareté mais aussi du sarcasme et de la méfiance). Le front progressiste tentait donc de rendre plus aisé l'extension à la masse des femmes d'un passage considéré comme essentiel à leur transformation et qu'elles étaient d'ailleurs en train d'accomplir de leur propre chef, en proposant un idéal inoffensif d'émancipation et en affirmant le miracle de la compatibilité. Mais les femmes adultes qui traçaient ce paradigme y

5 Travers 1968.

mettaient également une part d'identification personnelle, elles semblaient enthousiasmées à l'idée de purifier leur vécu de ce qui en avait constitué l'originalité ; elles exprimaient une véritable et forte répugnance à dessiner des images libres, à concevoir avec désir.

Les jeunes filles regardaient certaines de ces figures limites avec admiration et envie, d'autres avec émoi, toutes avec ce sentiment d'extériorité désespérée qui provient du respect, quand il s'unit à l'indifférence profonde. L'incitation à aller de l'avant, à s'engager qui provenait de ces rangs provoquait la crainte, mais non parce qu'il contenait des aspects inconnus. Les indications allaient clairement vers des points fermes, le travail (les études) et la politique, un certain type de travail et de politique, et elles provoquaient, irrésistiblement, le besoin de s'évader. Le fait que le monopole du nouveau soit fermement tenu par ces mains-là, voilà ce qui constituait le problème ; ou, plus précisément, le fait que la légitimation du nouveau pour les femmes – de ce qui, au milieu de tout le nouveau qui était en circulation, devait être correctement défini comme le nouveau convenant à la vie des femmes – passait forcément à travers ce crible qualifié et restreint, représentait, en tant que tel, une obligation et le point d'origine d'innombrables envies de fuite. Bien des formes du nouveau étaient précisément discréditées par l'idéal du sérieux (le cinéma, la scène, les stars présentées par les mass media, le vagabondage amoureux, le goût pour une nouvelle façon d'être des acteurs de l'histoire) ; le nouveau, tout autour, commençait à devenir riche et compliqué, mais il demeurait totalement extérieur à la définition de la femme nouvelle, avec ses ouvertures mesurées, qu'un nombre toujours plus restreint de tuteurs gérait jalousement. Tout cela fut dénoncé publiquement, en des occasions sporadiques, vers la fin de la décennie, par de jeunes femmes, exaspérées de voir qu'on leur proposait encore une vie pénible, des devoirs difficiles et le sens de la responsabilité⁶.

Par ailleurs, même dans ce paradigme unique de l'émancipation que beaucoup adoptaient, on percevait l'absence d'un développement complet de sa logique interne. La grande requête de parité (économique et

6 Ascoli 1976.

politique), par exemple, présentée comme l'objectif lumineux, on pourrait dire les colonnes d'Hercule de ce qu'on pouvait concevoir comme projet, ne procurait aucun vrai frisson de nouveauté, aucune vision d'un bouleversement possible de l'existence. Tout au plus, le sentiment d'un laborieux rachat de l'insignifiance, par une sorte de bain qui procurerait la dignité. Les femmes devaient s'améliorer, pas s'exprimer. Avec ces préceptes et dans ces circonstances, il était bien difficile que se forment, dans les consciences féminines, l'intuition et la conscience de participer à un fragment d'histoire. Les femmes percevaient seulement la requête de collaborer, par un apport très mesuré, à une œuvre conçue ailleurs. Et l'avertissement à ne pas laisser filer le moment historique, faute de quoi on risquait, à nouveau et bien vite, de se faire expulser. Ces sensations correspondaient d'ailleurs à des faits qui advenaient réellement pendant ces années-là : l'expulsion des femmes des usines, la diminution du nombre des femmes députées au Parlement, la suspension de toutes les initiatives de lois favorables aux femmes. Le contrôle idéologique de la communication culturelle produisait à son tour de vrais paradoxes. Des campagnes pour l'éducation de la femme moderne, menées simultanément dans nombre de pays occidentaux, atteignaient opportunément l'Italie, sans souffrir des difficultés linguistiques ou du caractère improvisé de leur implantation. La problématique des premières années de l'enfant, par exemple, avec la comparaison torturante entre la femme qui travaille et celle qui ne travaille pas et l'impact sans appel des conséquences liées au choix, remplissaient en parallèle les pages des hebdomadaires en Amérique, France, Angleterre, Italie, avec la divulgation des textes de Spitz et de Bowlby (*Cure maternelle et santé mentale*, « Soins maternels et santé mentale »). En revanche, *Le Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir, publié par Gallimard en 1949, était immédiatement mis à l'index par l'Église et n'allait être traduit en italien que douze ans plus tard, en 1961. « À côté de parties nettement déplaisantes, qui font preuve d'une sensibilité non contrôlée et non équilibrée, et d'une thèse générale inacceptable, certaines descriptions des aspects psychologiques du problème féminin atteignent leur cible ».

Les femmes (jeunes), pourtant, accueillaien ce message de mauvaise grâce. Pour rester de plain pied avec les impératifs du moment historique, parmi ces conditions défavorables, avec ces étapes obligatoires et difficiles, il fallait développer uniquement certaines capacités, adaptées à ces objectifs, et pas d'autres. Seulement, beaucoup de femmes ne les possédaient pas et se soustrayaient au devoir de les acquérir. D'autres disposaient de qualités différentes, inclinations, passions, intérêts, dont on ne savait pas bien quel pourrait être l'usage. Une large partie de la personnalité était ainsi privée de canaux de représentation et d'accès à la réalité parce qu'elle ne s'insérait dans aucune fonction requise.

Espaces et rencontres

La vie dans les lycées et les universités ainsi que le développement des rapports dans des villes devenues plus grandes et plus denses touchent, dans la décennie, un nombre de jeunes filles bien supérieur à celui des décennies précédentes. Les données sur les inscriptions dans le second cycle du secondaire montrent à quel point augmente le nombre des lycéennes (chiffres concernant tout le second cycle du secondaire : *ginnasio*, lycée classique, lycée scientifique) :

1951-1952 : 152.366

1960-1961 : 268.335

et des étudiantes :

1950-1951 : 38.208

1960-1961 : 53.196

Ainsi commençait pour les femmes jeunes une période que je nommerais « période de déprotection ». Pour la première fois, une masse d'adolescentes fait l'expérience de la rencontre libre avec de jeunes garçons du même âge, en terrain neutre, sans l'arbitrage de leur propre famille, et elle est invitée (elle fait des études, donc elle investit) à mettre sur le tapis ses plans de vie, à élaborer un projet, non en cachette, avec la crainte de transgresser, mais ouvertement. Elles doivent en somme apprendre à se donner elles-mêmes leurs propres règles. (Je suis certaine que les femmes émancipées des générations précédentes peuvent produire des descrip-

tions analogues de lycées émancipés des années 1930 et 1940. L'école de l'après-guerre n'est pas la première à accueillir des femmes. La différence, ici, est l'ampleur du phénomène et le spectre social qui s'y trouve représenté). Le privilège et le problème d'être à tu et à toi avec des garçons, de leur disputer l'intérêt des professeurs intelligents, de s'inscrire, comme eux, en médecine et de se considérer, en même temps, comme parfaitement à l'aise, en n'étant pas intimidées mais plutôt stimulées, avaient jusqu'alors été le lot de femmes très douées, de personnalités qui possédaient une envie marquée d'affirmation. Comme, dans les années 1950, le mélange social et culturel favorisé par l'école est beaucoup plus profond, la multitude de jeunes filles qui mène cette expérience d'élite y arrive avec un outillage intellectuel et psychologique absolument normal.

La sortie à découvert d'une génération entière de femmes, au cours de leur adolescence, transformait les modalités de rencontre entre les sexes. Elle diminuait le caractère prévisible de l'issue de ces rencontres. Le changement pour les femmes ne touchait pas seulement la chute partielle de la médiation fournie par les parents et les proches et la perte de l'assurance particulière que la communauté féminine interne à la famille fournissait au premier impact avec le monde masculin, mais aussi le degré d'exposition au nouveau qui s'ouvrait en leur absence. Les gens du même âge que l'on rencontrait à l'école et dans les divers espaces urbains ne rentraient pas dans le nombre limité de combinaisons possibles offertes par une petite ville, ces rencontres n'étaient pas domestiquées ni présélectionnées par des connaissances communes, des rites, des pratiques, des milieux partagés. Il s'agissait d'une confrontation avec de parfaits inconnus. Qu'il y ait un déclin, voire une chute, des vieilles mœurs séparatistes, au moins dans la classe moyenne bourgeoise et dans les structures scolaires, est prouvé par le fait que le nombre des sections féminines des lycées (les sections A) tend à diminuer au cours de ces années-là. Dans l'école publique, la séparation entre garçons et filles, si elle était encore recherchée et préférée par les parents des jeunes filles, devenait l'objet de commentaires ironiques, comme le signe d'une attitude « comme il faut » désormais dépassée.

La fréquentation réciproque, quotidienne, des heures durant, permise par l'école, rendait possible une multiplicité d'échanges sur des terrains

divers, de la discussion intellectuelle jusqu'aux comparaisons entre les façons de parler, de l'analyse des familles respectives à la manière de se définir par rapport aux rôles sexuels. Il est difficile d'évaluer la portée de cette confrontation. Toutefois, les femmes payaient par de très grandes souffrances individuelles la nouveauté et la liberté qu'elle offrait. Les éléments de difficulté étaient de types divers. Dans la nouvelle situation, le manque d'indications directes de la part des adultes et l'impossibilité d'avoir recours à un code déjà formé poussaient les femmes vers l'observation spasmodique de leurs semblables dans des situations analogues. Mais en général il n'était pas du tout facile de mettre d'autres personnes au courant de ses propres expériences. La difficulté de dialoguer entre filles du même âge était très grande en l'absence de notions et de points de référence. L'avidité d'informations, et même de tout petits signaux, sur la façon de se mouvoir sur ce terrain inconnu de l'échange et sur la façon de mener le difficile apprentissage de l'autre sexe, était tellement dévorante qu'elle en rendait extrêmement difficile l'usage correct de ce qui était confié, raconté. En outre, la gamme des comportements expressifs socialement tolérés, en ce qui concernait la personnalité féminine, était très restreinte. En d'autres termes, il y avait encore très peu, pour les femmes, de formes de comportement en public qui permettent l'expression de soi sans engendrer sanctions ou stupeur. Contraints de s'exposer dans ce nouvel espace de vie, les traits de caractère de chacune – que ce soient l'extrême timidité, la curiosité intellectuelle, le sens de la compétition, l'imagination, la passion politique, la sensibilité religieuse, la sensualité – apparaissaient aussitôt comme singulières, attiraient l'attention et le commentaire. Il suffisait de très peu pour être en excès par rapport à la moyenne. La seule apparition d'une personnalité féminine comme caractère pleinement individuel suscitait le besoin, du côté des hommes (et du chœur des familles et des autorités scolaires), de désigner du doigt et de classer d'en haut ; on forgeait des mots spéciaux pour stigmatiser celles qui étaient « différentes » (« c'est une psychopathe », « c'est une névrosée », « c'est une nymphomane ») ce qui constituait un motif de découragement, ou un alibi, pour celles qui étaient tentées de les imiter. Par ailleurs, même les interprétations unilatérales et conformistes du rôle

n'étaient plus possible, dans la mesure où elles ne garantissaient pas, sur le plan de l'échange entre sexes, une rémunération certaine ; l'absence de préjugés de celles qui étaient différentes et anticonventionnelles commençait à être accepté et recherché. Lentement, se formait aussi un nouvel interlocuteur masculin.

Sous d'autres aspects, le trajet de formation de la nouvelle femme changeait. Il devenait plus évident de posséder une figure sociale reconnue : celle, précisément, d'une jeune femme qui étudie, parmi d'autres jeunes qui étudient, avec son propre programme. Mais il devenait plus difficile de poursuivre sa propre émancipation en secret, en suivant le choix (qui était aussi une forme de repli) des intellectuelles des générations précédentes. Dans les espaces ouverts par l'école et la ville, même s'ils n'étaient pas aussi nombreux qu'ils le seraient dans les années 1960, il était moins facile de refuser de communiquer – de quelle façon employait-on son temps libre, comment étudiait-on, comment préparait-on les examens, comment pensait-on son futur ? – de soustraire au regard des autres les choix stratégiques de son propre comportement face aux adultes, face à l'autorité. Le silence sur un projet personnel de développement, que beaucoup de femmes jeunes, encore de nos jours, préfèrent instinctivement adopter pour protéger un effort particulièrement exposé aux interférences, aux régressions, aux doutes, devenait moins praticable. C'était un trait caractéristique des biographies féminines du XIX^e siècle, du début du XX^e siècle, de vingt ans auparavant ; les conditions historiques le rendaient nécessaires et les femmes fréquentaient des institutions qui communiquaient moins les unes avec les autres, des milieux moins mêlés.

Le passage pénible et difficile de l'analyse de soi, face à face avec la structure humaine et psychologique d'un être complètement différent, devenait donc obligatoire, au point que choisir une quelconque modalité cachée de renonciation temporaire à la confrontation, ou de refus de l'autre sexe, comme cela ne pouvait déboucher sur la formule de l'isolement, équivalait à un choix de pure et simple dissociation/suppression, qui à son tour impliquait des coûts psychologiques précis. Traverser ce passage obligé faisait se développer des parcours de croissance nouveaux,

plus épineux, mais également plus complexes et complets que les parcours « solitaires ».

Au problème de fond – comment se comporter dans une existence structurellement plus libre mais dans laquelle il n'était pas possible d'élaborer des modèles nouveaux collectivement, avec son propre sexe, ni de trouver un consensus certain, à l'extérieur, envers des décisions innovatrices – les jeunes filles des années 1950 ont répondu en développant une sorte de double morale. D'un côté, une vraie moralité nouvelle, avec des réponses nouvelles à diverses situations empiriques et des décisions sans préjugés sur des points critiques de la croissance individuelle (l'ouverture intellectuelle, le projet de vie, la rencontre avec l'autre sexe), mais une moralité qui était non dite, non exhibée, protégée à l'extérieur par le respect formel, entier ou partiel, du système de normes en vigueur – donc réalisée par une pratique quotidienne de la duplicité. Les avancées nouvelles étaient travaillées, de l'intérieur, par des regrets, des remords, des marches arrière ; elles étaient masquées, vers l'extérieur, par fictions et mensonges. Il fallait apprendre de petites tactiques, inventer des expédients, développer une particulière hypocrisie envers les adultes ; apprendre une certaine façon de mentir, toujours chercher une voie du milieu. Les rapports sexuels étaient un exemple typique. Coucher avec son amoureux représentait une affirmation notable de détachement vis-à-vis de la norme et faisait peur. Une grande partie de la vie physique et amoureuse reposait donc sur des compromis. On cherchait des formes de communication sexuelle qui ne comportaient pas de pénétration et le risque d'être enceinte. Ce régime anxiogène, surchargé de difficultés personnelles, rencontrait d'ailleurs un très mauvais accueil à l'extérieur. Ambiguïté et ambivalence féminines – le fait de « jouer sur deux tableaux », les hauts et les bas, les mille regrets, les mille peurs « illogiques » – contre lesquelles les hommes se jetaient, en stigmatisant le comportement des jeunes femmes (leurs amoureuses, amies, amies de leurs amis), trouvent leur origine dans cet effort pour contrevenir, par une décision solitaire, à un code apparemment intact et respecté de tous, et pour vivre cet acte hasardeux sans payer un prix incomparablement trop élevé.

Par ailleurs, la confrontation avec les hommes tendait à se définir de

façon nouvelle sur un plan plus général. La présence d'un nombre toujours croissant de femmes dans les institutions scolaires, dans la culture, dans diverses sphères de vie, faisait sauter les vieux paramètres de mesure de leur rendement, qui dans le passé étaient séparés des paramètres masculins. On voyait apparaître la tendance à instaurer une comparaison directe entre prestations féminines et prestations masculines, la tendance donc à prendre à la lettre l'aspiration à la parité, comme si cette dernière, dans les faits, avait avancé du même pas que les revendications verbales et les reconnaissances formelles. On élevait le standard des attentes générales vis-à-vis des femmes. Au niveau de la conscience féminine, ce fait était enregistré comme un déplacement vers l'avant de la recherche et de la tension ; on percevait, dans ce qui était désormais perçu comme une compétition, la diminution de l'indulgence et l'augmentation de la pression.

La passion du nouveau. L'évasion. Le travail

« Il est certain que diminuent pour la femme les possibilités d'être heureuse. La liberté est un privilège mais aussi un pesant devoir [...]. En somme, dans ce grand flux [...], elle est désormais un *sujet*, et non un *objet* de la communauté dans laquelle elle vit »⁸.

Le désir du nouveau n'était légitimé que s'il prenait place, de façon disciplinée, dans les grands devoirs. Mais en réalité, il était spasmodique, dévorant, illégitime. La coexistence avec un modèle unique de croissance et l'expérience privée de sa propre diversité produisaient un débordement d'évasions imaginaires. Surtout du fait du contraste entre la répression que l'on expérimentait en soi-même et la vitalité de tous les événements nouveaux dans la vie du pays, dans les faits divers quotidiens, la communication de plus en plus exubérante des mass media, cinéma, presse, puis télévision. On peut donner un bon exemple du faible espace reconnu à la dynamique des pulsions avec l'un des interdits spécifiques qui alimentaient la tendance à l'évasion : l'interdiction de grandir trop vite, qui recouvrait encore la période initiale de la jeunesse féminine. Les jeunes filles de quinze ou seize ans des années 1950 représentent sans doute la

8 Garofalo 1956.

dernière génération de femmes contrainte à vivre une partie de ses années de jeunesse sans profiter des avantages qu'elle offre, en voyant tous les privilèges accordés à l'âge notablement différés. (La transformation de la petite fille de quinze ans en adolescente de quinze ans allait advenir vers 1963-1964). Il s'agissait donc d'une adolescence féminine particulière, dans laquelle l'alternance typique de phases de tourments et d'élan de vitalité voyait le premier élément l'emporter de façon écrasante.

On désirait pouvoir élaborer de nouveaux idéaux féminins et de nouveaux styles de vie. Ces derniers, d'ailleurs, précédaient peut-être tout le reste : on tendait à placer les nouvelles figures féminines, conçues en secret, dans de nouveaux modes de vie. On désirait, avec urgence, de belles choses, des formes de luxe, de l'argent à dépenser. On désirait la liberté de désirer.

On admirait bien des figures « illégitimes » de femmes qui incarnaient de quelque façon le désir de ne pas avoir peur. Mais c'étaient là des formes d'identification cachée, que l'on n'avouait pas. La « déviante » qui n'était pas punie, qui était même récompensée, la toute jeune fille à laquelle tout est permis. Un jeune talent, par exemple, l'actrice adolescente découverte par un metteur en scène (Anna Maria Pierangeli), parce qu'elle pouvait vivre en avance les plaisirs de la femme jeune, interdits à celles de son âge. Ou encore la protagoniste scandaleuse d'un fait divers. En ce cas, l'identification se faisait plus compliquée (il s'agissait souvent de « déviantes » punies), car elle mettaient en branle la difficile réflexion sur les coûts et les temps des projets transgressant les normes. On était attiré par l'exemple de la jeune fille qui pouvait quitter la maison de ses parents, aller vivre avec un homme, s'amuser, aimer le luxe, jouir, sans payer le prix (mais pendant un certain temps). « Ce n'est pas un lis virginal... Elle admet qu'elle a eu un amant, elle l'appelle vraiment ainsi, elle ne dit pas un fiancé, qu'elle a dormi chez lui, qu'il lui a donné de l'argent, qu'elle l'a aimé autant qu'elle le méprise maintenant ». « Celle qui se bat le mieux, dans cette mer de boue, c'est une jeune fille de bonne famille, qui a quitté "la bonne voie" » : Anna Maria Moneta Caglio, une des protagonistes de l'affaire Montesi, était l'une de ces figures. Les réactions que suscitaient sa biographie et l'image, sur les journaux, de son pâle visage entouré de

cheveux bruns étaient confuses et fascinées ; même si les commentaires de la presse ne faisaient que bien rarement preuve de l'absence de préjugés d'Anna Garofalo : « Mi-ange, mi-démon, aidée par le clergé et troublée par les souvenirs de ses amours coupables, Anna Maria Caglio présente malgré tout, sur la scène italienne, un aspect de la femme nouvelle, qui a le courage de ses opinions, qui assume les responsabilités de ses fautes, qui juge avec clairvoyance et lucidité, qui refuse qu'on l'intimide, qu'on essaie de l'acheter ou de la faire chanter ».

Le désir du nouveau, sa répression et le vagabondage mental à la recherche d'une solution personnelle, fantastique, se mêlaient également dans la façon de réfléchir sur le rôle à assumer dans la vie adulte et sur le futur travail.

Entre l'épouvante que faisaient naître les épreuves que l'on imaginait derrière les profils des carrières exceptionnelles – les professions pleinement « masculines » que les femmes entreprenaient – et le vague sentiment de désillusion que produisaient les alternatives réalistes disponibles sur le marché, s'insinuait une aspiration indéfinie à de nouveaux rôles. Une volonté de faire quelque chose, mais de différent, sans savoir quoi, une volonté qui était toujours sur le point de basculer dans la velléité. L'expérience du lycée et des cours à l'université avait pour effet de déplacer des strates profonds de résistance sans les éliminer, de stimuler l'élaboration de projets et une grande et générique agitation émotive. La superficie de la personnalité, exposée à la stimulation de l'intelligence et de l'imagination, se dilatait. Face à des discours comme « la vocation est une rencontre difficile et difficilement définissable entre notre volonté la plus secrète et le dessein, la fonction, la tâche qui, dans l'histoire (et dans la Rédemption) nous sont confiés pour toujours »⁹, on espérait au contraire ne pas avoir à se mouler dans des rôles préétablis mais en trouver qui nous soient propres, qui soient faits exprès pour nous.

Cela explique l'enthousiasme mal dissimulé avec lequel furent accueillies les professions féminines dites « nouvelles » – hôtesse, secrétaire de production, esthéticienne, décoratrice, guide touristique, interprète

9 Gaiotti De Biase 1957.

– que le front des femmes émancipées et l'opinion publique qualifiée liquidèrent, d'emblée, sous les sarcasmes, en semant évidemment des sentiments de culpabilité. On n'admettait pas que, malgré l'ambiguïté de fond, les « nouvelles » professions puissent répondre à un grand besoin d'inventivité et d'espace. (« Bien des nouvelles professions féminines sont nées, qui permettent à la femme d'obtenir son indépendance économique sans risque de concurrence masculine... il est sûr que beaucoup de médiocres secrétaires, dactylos, documentalistes, pourraient plus heureusement se dédier à d'autres métiers »¹⁰). La caractéristique commune des nouvelles professions féminines (y compris l'ample groupe des figures professionnelles nées avec les mass media) était l'importance qu'y jouait, pour la première fois, le corps. Malgré leurs implications fondamentalement sexistes, les nouveaux métiers contenaient la reconnaissance que dans l'activité du faire, du travailler, il n'était pas obligatoire pour les femmes de feindre d'être sans corps. La non-considération des dimensions de la séduction et du plaisir que la culture de l'émancipation avait dû élaborer pour faire front aux préjugés masculins sur les limites de l'intelligence féminine et, donc, leur séparation de l'activité de travail, étaient désormais devenue insupportable. Aussi le message implicite des nouvelles professions – à savoir que tous les rôles, dans le travail, ne comportaient pas nécessairement la mise à l'écart des exigences du corps et du plaisir – rencontrait un réel accord.

Le moralisme envers le travail à l'extérieur de la maison prenait bien d'autres formes. S'il n'était pas dur et nécessaire, il devenait aussitôt un privilège. Quand elles ne pouvaient prouver un besoin économique précis de travailler, les jeunes filles qui n'étaient pas pauvres devaient élaborer toute une ligne particulière de défense. « Comment condamner un désir d'amélioration, et même une expression de vanité, quand ils sont payés en personne, avec une application qui n'est pas toujours commode et presque jamais agréable ? Si une de ces filles de bonne famille, qui pourtant ont le pain assuré, se rebelle face à une situation de dépendance, à des sacrifices qui ne sont pas indispensables, se demande à elle-même un

10 Garofalo 1956.

effort, la mesure de ses capacités et sort de chez elle pour travailler, peut-on en conscience le lui interdire ? »¹¹.

La coupure entre l'accroissement des attentes et la réalité du marché jetait justement les bases d'un autre phénomène important. La nouvelle force de travail intellectuel qui venait de se former trouvait très peu d'espace professionnel. Souvent, les carrières les plus structurées (le journalisme, l'enseignement universitaire, la recherche, l'activité éditoriale) avaient encore des listes de titulaires très fermées, ne tendaient pas à les élargir, et encore moins pour des femmes. Tandis que les jeunes licenciées et diplômées, qu'elles poursuivent une orientation professionnelle précise ou qu'elles soient simplement animées par un désir intellectuel très fort, étaient à la recherche d'occupations qui soient, de quelque façon, munies de sens, qualifiées, sur mesure. Souvent, de ce fait, elles n'acceptaient pas de se résoudre à simplement enseigner. Leur choix finissait par les amener à prendre la voie de très longs travaux précaires ; à se retrouver face à de longues années de traductions mal payées, de postes contractuels dans l'assistance sociale, les galeries d'art, les musées et les instituts de recherche, de travail gratuit ou rémunéré symboliquement auprès de rédactions de revues culturelles ou scientifiques. Si l'on menait une comparaison entre le travail précaire féminin des années 1950 et celui d'aujourd'hui, on verrait que le premier était beaucoup moins développé, effectué par un nombre plus restreint de personnes mais de bien plus longue durée. La formation du premier contingent de travailleuses précaires intellectuelles et d'une vaste extension du travail gratuit, date de ces années-là. Et sa substance, très semblable, s'alimentait du mélange particulier entre l'émergence de nouveaux horizons subjectifs, les modifications du marché du travail pour les jeunes et les tendances à l'expansion de l'économie souterraine.

Le corps

Les petits changements se sont succédés de façon plus dense et plus rapide dans la sphère du corps que dans d'autres parties de l'existence

11 Garofalo 1956.

féminine. À propos de tout ce qui concernait l'aspect et le bien-être physique (santé, habillement, beauté), le contrôle moraliste familial s'adoucissait plus rapidement : la scène, alentour, avait tellement changé, la tendance au spectacle de l'existence avait tellement progressé, les objets désirables étaient tellement plus nombreux que la volonté de faire échec aux requêtes des filles, des jeunes, commençait à se fêler. Aux changements dans la structure des dépenses, aux effets d'imitation qui se greffent vers la moitié des années 1950 correspondent, par la suite, des concessions faites aux femmes sur la manière de se présenter soi-même. L'habitude d'offrir, au terme de la troisième année de lycée, les premières Lambretta et les premières Topolino commençait à apparaître ; dans le même temps, le maquillage, les bikinis, les bas nylon commençaient à être tolérés, à des âges de plus en plus précoces. Dans la sphère du corps, la poussée vers le nouveau recevait de l'extérieur une impulsion et une accélération très nettes. Avec la mise en spectacle et la publicité de tant de nouveaux idéaux physiques féminins (et masculins), l'éventail des désirs et des comparaisons devenait très large.

Un des changements les plus remarquables était probablement celui que les femmes expérimentaient avec leur propre image ; en ce domaine, le rôle de la photographie se révélait crucial. L'image photographique affine le regard que l'on porte sur soi-même et produit un dédoublement de l'image physique à l'extérieur. Soudainement, les femmes n'étaient plus seulement elles-mêmes, dans leur intérieur, en privé, avec une idée simple, unidimensionnelle de leur apparence extérieure. La façon de regarder, de se regarder, changeait et naissait la conscience d'être regardée. On entrevoyait ce qu'on pouvait devenir et comment on pouvait être vue si le regard d'autrui se multipliait soudainement des millions de fois et avait le pouvoir de pénétrer au-delà de la physionomie réelle pour deviner la physionomie possible. Cette potentialité illimitée des expressions d'une physionomie, d'un corps, voilà ce que seul un instantané photographique réussit à saisir : aspects imprévus du visage, expressions fugitives, regard saisi à un instant particulier, une bouche qui parle, une tête qui se tourne. La créativité singulière de la photographie rendait l'aspect des femmes plus mobile et accroissait les fantasmes de séduction. On regardait évi-

demment les couvertures des magazines, mais aussi les photos noir et blanc des faits divers, dans les journaux, où des jeunes filles et des femmes quelconques, saisies à l'improviste par le flash, paraissaient parfois très belles ; où les protagonistes de scandales et de chronique rose (Anna Maria Caglio, Soraya, la dame blanche) faisaient naître de longues réflexions, de laborieuses comparaisons, parce qu'il était peut-être possible de se sentir comme elles, ou de leur ressembler, avec ce cou de cygne, cette mèche de cheveu, cet éclair dans le regard ; pour toutes, naissait une nouvelle façon d'être actrice de sa vie ; les incertitudes et l'excitation augmentaient. Sa propre image était projetée dans un espace à plusieurs dimensions, très près, très loin, sur une route, dans la foule, sur une plage, au milieu de la piste d'un bal. Le trottoir devant l'école devenait une scène et l'entrée et la sortie des cours se transformaient en occasion de longues pauses pour parler et se regarder.

Une autre expérience fondamentale fut l'émoussement des frontières entre les âges qui commençait à être évident dans ces années-là. Assumer un rôle d'épouse, de mère, de fiancée officielle, avoir vingt ans, vingt-cinq ans, être enceinte pour la première fois, passer du rôle de fille à celui de maîtresse de maison, avoir une place parmi la parentèle, tous ces rôles avaient été accompagnés, jusqu'alors, par certains devoirs et certains gestes, par certaines façons précises de s'habiller et de se présenter, par l'usage d'un certain langage ; et l'on découvre qu'il y a moins de raisons pour les conserver dans la séquence héritée du passé. Ces changements d'état cessent de correspondre à des altérations marquées et nécessaires de la personnalité et de l'apparence physique. Le rituel expressif et corporel qui indiquait les passages entre les diverses phases de la jeunesse jusqu'à l'âge mur et marquait une correspondance rigide entre un certain âge et certains traits de la vie féminine – l'abandon et l'adoption de certains habits, l'usage de certaines couleurs, l'augmentation ou la diminution du poids –, tout cela tend à disparaître ; les femmes demandent et tendent à choisir l'âge qu'elle veulent vivre, indépendamment de leur rôle et du nombre de leurs années.

La transformation du corps et la rupture avec la tradition qui adviennent durant cette période rappellent, par leur importance, les années

1920. Dans les deux cas, semble-t-il, les signaux et les offres qui proviennent du monde de la marchandise et tout le carnaval publicitaire de l'industrie cosmétique prennent, pour les femmes, un sens symbolique : celui de la possibilité de dépasser le rapport avec le corps comme rigidité et condamnation à vie. Au fond, c'est là le sens du sentiment de libération que suscitent les premières publicités sur les possibilités techniques de se faire refaire le nez ou le visage, ou l'idée de pouvoir choisir de ne pas allaiter, et cela même pour des femmes qui ne songent pas un instant à en profiter un jour. C'est la fin d'un régime de la nécessité et de l'immutabilité, du rapport avec le corps comme destin semblable du début à la fin.

Les sources utiles pour les recherches déjà menées et pour le projet plus vaste sur la vie des femmes des années 1950 sont la presse quotidienne et périodique, les faits divers, la presse féminine, la grande masse des produits et des messages que les moyens de communication de masse mettent en circulation ; par ailleurs, la documentation, les enquêtes et l'élaboration théorique que produisent les organisations féminines. Il y a de nombreuses biographies intéressantes qui sont déjà parues, une large production littéraire d'hommes et de femmes à propos des années de l'après-guerre et du début des années 1950. Certains textes de femmes, publiés à l'époque ou tout de suite après 1960, proposent un dépouillement critique des matériaux mis en circulation par les moyens de communication de masse (les lettres aux journaux, les émissions, les faits de société) et ouvrent des perspectives sur les vies féminines de ces années-là. J'en ai consulté certains, qui m'ont fourni de nombreux éléments d'analyse ; mais la documentation pourrait être beaucoup plus riche et diversifiée. [...] Je donne ici les titres des premiers textes utilisés.

Traduit de l'italien par Jean-Claude Zancarini

Bibliographie

- ALBERONI F., 1964, *Consumi e società*, Bologne, Il Mulino.
- AMENDOLA G., 1964, « La donna in Italia », *Rinascita*.
- ASCOLI G., 1976, « L'UDI fra emancipazione e liberazione », *Problemi del socialismo*, 4.
- BRUZZONE, A.M. et FARINA R., 1976, *La resistenza taciuta*, Milan, La Pietra.
- CAPEZZUOLI L. et CAPPABIANCA G., 1964., *Storia dell'emancipazione femminile*, Rome.
- Coll., *Il caso italiano*, 1974, S. Graubard et L. Cavazza [éds.], Milan, Garzanti, 2 vol.
- Coll., *Aspetti e problemi dello sviluppo economico in Italia*, 1959, Bari, Laterza.
- GAJOTTI DE BIASE, P., 1957, *Le donne oggi*, Rome, Cinque Lune.
- GALLINO L., 1967, « La famiglia e i modelli di consumo », *Sipra uno*, 1.
- GAROFALO A., 1956, *L'italiana in Italia*, Bari, Laterza.
- GOBETTI A., 1956, *Diario partigiano*, Turin.
- GUIDETTI SERRA B., 1977, *Compagne*, Turin, Einaudi.
- La donna italiana costruisce il suo avvenire*, Atti del Congresso della donna italiana, Rome, 1953.
- La ragazza e la società moderna*, 1963, Atti della conferenza nazionale UDI, Rome.
- LUZZATTO FEGIZ A., 1950, *Il volto sconosciuto dell'Italia*, Rome.
- NOCE T., 1974, *Rivoluzionaria professionale*.
- PARCA G., 1964, *Le italiane si confessano*.
- RAGONE G., 1968, *Modelli di consumo e struttura sociale*, Naples, Giannini.
- RODANO M., 1960, *La lavoratrice nella società italiana*, Atti della conferenza nazionale UDI, Rome.
- TRAVERS J., 1968, *Dieci donne anticonformiste*, Bari, Laterza.
- VIGANÒ R., 1953, *L'Agnese va a morire*.